

LES FRÈRES

*Aux bois, aux monts, aux champs ! Viens fouiller les
Où l'amour et la faim aiguissent les dents blanches ;
Lis dans l'œil des vains, quand l'espoir des revanches
Grogne sournoisement dans les coins rembrunés.*

*Regarde les coucous rôder autour des nids,
Les mésanges en sang se chasser sous les branches,
Et le large taureau qui, fier, fonce ses hanches,
Déchire les gazons sous ses sabots jaunés.*

*Gnette, quand le grand bouc connu des bergeries,
Mène ses lents troupeaux d'épouses aux prairies,
Ecoute au fond des nuits bramer les cerfs jaloux.*

*Vois l'âpre fourmilère entasser ses conquêtes,
Tais-toi, prête l'oreille aux hurlements des loups,
Tu vas comprendre l'homme en connaissant les bêtes ?*

E. HARAUCCOURT.

PÈLERINAGE D'AMOUR

Illustrations de Edmond-J. Massicotte

I

—Monsieur veut-il qu'on allume ?..

—Tout-à-l'heure, Annette ; je vous préviendrai quand il le faudra...

La vieille domestique, quelques secondes encore, regarda son maître assis dans un fauteuil devant un feu de bois qu'il tisonnait, puis sortit doucement, murmurant :

—Comme monsieur est lugubre ce soir !

De fait, toute cette après-midi d'avril, Germain Noirmont, l'avocat distingué, l'avait passée là, sur ce fauteuil, devant cet âtre où le feu à présent mourait. Affaissé en une posture de lassitude, de longs instants ses paupières restaient closes ; et quand elles s'entrouvraient, un regard en coulait tout imprégné de la mélancolie d'un lointain et malheureux rêve. Jeune encore, — il n'avait dépassé que de quatre ans la trentaine, — son visage intelligent et fin portait le stigmate d'une douleur sourde qui le minait.

La notoriété ne lui arrivait-elle donc pas assez vite ! Enviait-il quelque confrère illustre ? Pourtant, une réputation déjà s'était faite autour de son nom ; il possédait une belle clientèle qui s'augmentait de jour en jour. Ce n'était donc point pour un semblable motif qu'il souffrait.

Se trouvait-il le héros de quelque intrigue tendre prête à mal tourner ? Non. Personne n'ignorait que Germain Noirmont n'avait pas de liaisons féminines. Tout au travail, un peu sauvage, vivant très seul avec sa vieille bonne, il repoussait systématiquement et refusait les invitations qui lui étaient faites. On disait même qu'au prétoire, sa voix chaude et sympathique, son éloquence simple et persuasive, jointes à sa tenue distinguée et à l'air mélancolique constamment empreint sur son visage, lui avaient valu de nombreux et ardents témoignages d'intérêt de la part de fort jolies personnes venues pour l'entendre ; mais il n'avait point répondu à ces sollicitations tendres et s'était dérobé.

Alors, en ce soir de printemps encore froid et blême, pendant que s'épandait l'obscurité comme une impalpable pluie de cendre noire, près de ce foyer où la braise agonisante se couvrait peu à peu de gris, à quoi pouvait songer cet homme jeune dont la vie est pu être toute de félicité et de plaisir ?

Il songeait au passé, à des choses lointaines, à des choses tristes. Il songeait que le sourire avait aussi autrefois paru sur ses lèvres, que de l'espérance avait illuminé ses regards, que de l'amour avait fleuri au fond de son cœur. Et il revivait les heures de jadis où, ses études finies, ses diplômes brillamment enlevés, il savourait, dans la réciprocité d'une tendresse honnête et douce, la joie suprême.

II

Elle était délicieuse comme son nom, Grazielle Sidal, l'enfant blonde aux yeux d'azur calme, aux

lèvres de fraîcheur et de pourpre, à laquelle il s'était fiancé.

Amour de sincérité et d'extase né dans les fleurs rêves bleus retombés, hélas ! d'un coup, les ailes cassées par la mort !

Il l'avait connue au pays natal, en un coin de province. Elle était la fille d'un des bons camarades de son père, commerçant retiré. Toute simple, mais adorable dans cette simplicité, elle était l'ainée de deux filles ; sa sœur Lucile, de dix ans plus jeune, promettait de lui ressembler beaucoup plus tard.

Tout de suite, dès que Germain et Grazielle s'étaient vus, ils s'étaient aimés passionnément, profondément et les parents, avertis, s'en étaient réjouis comme d'une union heureuse, promise aux félicités futures.

Mais le malheur, oiseau lugubre, avait surgi.

Un matin de mai, alors que sous le vent doux se courbaient les aubépines blanches et que des parfums vanillés s'essaimaient sur les plaines, Grazielle avait clos ses paupières pour ne plus jamais les rouvrir. Foudroyée par une fluxion de poitrine, elle était morte en plein songe, avec, à l'heure d'agonie, le trouble d'un effroyable cauchemar dans le bleu de myosotis de ses yeux. Elle était morte en murmurant à Germain éperdu, fou de douleur :

—Adieu ! ô vous que j'aime !

Puis, il avait encore lu dans son regard désolé une supplication muette :

—Vous resterez fidèle à notre amour, n'est-ce pas ?

Et il avait promis :

—A vous, oui ! à vous toujours !..

La terre s'était ouverte pour elle. Le soleil riait, les fleurs embaumaient, les massifs de lilas et les cyprès du cimetière étaient pleins de chants d'oiseaux et de voluptueux battements d'ailes. Des jeunes filles s'étaient avancées, portant un cercueil perdu sous des jonchées de roses. Un prêtre psalmodiant, des enfants de chœur, des gens en noir qui pleuraient, tenant à la main des cierges dont les flammes pâlotés clignotaient, restèrent là debout, longtemps. Le cercueil fut glissé dans le trou, sous les fleurs. La lu-

mière radieuse le caressa d'un dernier baiser, sous lequel il eut comme un dernier reflet. Puis, par pelletées lourdes, la terre retomba, par pelletées qui martelèrent, meurtrirent, broyèrent le cœur de Germain...

III

Dix ans avaient passé depuis.

Pour essayer d'atténuer sa peine, Germain Noirmont s'était adressé au travail ; peu à peu, sa valeur s'était affirmée, le renom lui était venu.

Mais il n'avait point trouvé l'oubli.

Il n'était jamais retourné au pays natal, craignant de trop souffrir. De temps en temps M. Sidal, le père de Grazielle, lui écrivait. Et, chaque année, le jour des morts, Germain envoyait là-bas une couronne de fleurs fraîches pour la tombe chérie, en témoignage de son éternel souvenir.

Et voici que ce soir l'envie lui venait de partir, de quitter Paris, de fuir en la rapidité d'un train, de regagner la petite ville où son amour avait éclos, où la fleur de cet amour était morte.

Brusquement, sa résolution fut prise.

Dès le lendemain, il mettrait son projet à exécution. Il lui semblait qu'il serait fort, qu'une cendre épaissie d'année en année sur la blessure ancienne en empêcherait la douleur de se raviver. Et, alors, il revivait un peu de la vie de jadis, respirerait le même air qu'il avait respiré avec l'aimée, emplirait encore ses yeux de la vision du coin de terre où elle reposait, et son cœur des lointaines ressouvenances ; puis il rentrerait après, sinon consolé, sinon tout à fait guéri, du moins plus calme, plus résigné...

IV

Dans le paysage d'avril, pareil à un décor de rêve avec les houppettes des pommiers poudrées de rose, avec les calices multicolores des fleurs éparées semblables à autant de cassolettes balançant leurs parfums, Germain s'avancait.

Le chemin qu'il suivait était encaissé entre des haies



GERMAIN NOIRMONT AVAIT PASSÉ L'APRÈS-MIDI SUR CE FAUTEUIL.—Page 676, col. 1.